



Comité pour l'interculturalité¹

Afroféministes et musulmanes : entre discrimination et déni d'appartenance

Ndella Paye²

A partir de la célèbre formule de Patricia Bell-Scott, Gloria T. Hull et Barbara Smith : “Toutes les femmes sont blanches, tous les Noirs sont des hommes et nous sommes quelques-unes à être courageuses”, pour décrire la condition des femmes noires étasuniennes, et au regard de la situation française, on peut très facilement retrouver une condition et des mécanismes semblables en dépit des contextes différents.

La citation reflète l'invisibilisation des femmes noires dans les sociétés occidentales racistes et patriarcales. Les discriminations qu'elles subissent n'étant prises en compte ni dans les luttes antiracistes, ni dans les luttes féministes. Les premières sont taillées sur mesure pour les hommes racisés et les secondes, quant à elles, sont centrées sur les besoins des femmes blanches.

Quand ces femmes sont musulmanes, s'ajoutent d'autres invisibilisations, si bien qu'on pourrait décliner la formule ainsi : Tou.te.s les musulman.e.s sont Arabes, tout.e.s les Noir.e.s sont chrétien.ne.s, ou animistes, nous sommes quelques-unes à être héroïques.

¹ Bamko-Cran est une association dirigée par des femmes afrodescendantes vivant en Belgique. Elles abordent des sujets liés au genre et au racisme. Plus d'informations sur www.bamko.org

² Volontaire Bamko

Déni d'islamité, déni d'islamophobie

L'islamophobie en France est un racisme respectable. On la considère souvent comme une version « rénovée » du « bon vieux racisme anti-Arabs » : on pouvait, jadis, dire « sale Arabe » ou « bougnoule », il suffit aujourd'hui de dire « sale musulman.e » et le tour est joué. Toutefois, ce raisonnement, tout en étant partiellement vraie, invisibilise complètement les musulman.e.s noir.e.s. On a interrogé un jour un électeur du Front National qui disait doctement qu'il y a « des musulman.e.s chrétiens.ne.s », notamment au Moyen orient. Il était clair dans sa tête qu'il pensait que musulman.e était synonyme d'Arabe. Récemment, Raphaël Enthoven, un prétendu grand philosophe a publié le tweet suivant : « Qu'est-ce que ça veut dire « en islam » ? je connais un paquet d'excellents musulmans qui ne croit pas en Dieu ».

Là encore, il voulait clairement dire Arabes. Mais comme dire Arabe ou Noir est devenu un gros mot, on cède, même quand on se dit cultivé, à l'amalgame.

On peut se référer par exemple à l'enquête TéO (Trajectoire et Origine) conjointement menée par l'INED et l'INSEE en 2008/2009. Elle prouve à quel point les femmes noires sont discriminées et invisibilisées quand elles sont de surcroît, identifiées comme musulmanes. Elle vise à identifier l'impact des origines sur les conditions de vie et les trajectoires sociales, tout en prenant en considération les autres caractéristiques sociodémographiques que sont le milieu social, le quartier, l'âge, la génération, le sexe, le niveau d'étude.

Cette enquête a pu prouver à quel point les femmes noires sont discriminées et invisibilisées quand elles sont, de surcroît, identifiées comme musulmane. Trois CV sont envoyés pour une recherche d'emploi, deux femmes portent le même nom sénégalais (Diouf) mais l'une d'entre elles porte un prénom identifiable comme musulman (Khadija), tandis que l'autre porte un prénom identifiable comme chrétien (Marie). Quant à la troisième femme, elle porte un prénom et un nom « typiquement républicain français » sans connotation religieuse (Aurélié Ménard). Des indices d'identité religieuse liés au travail et aux expériences de bénévolat sont rajoutés pour les candidates fictives (Khadija a

travaillé auparavant au secours islamique et fait du bénévolat pour les Scouts Musulmans, Marie a travaillé pour le secours catholique avec une expérience de bénévolat pour Scouts et Guide de France, tandis qu'Aurélie travaillait uniquement dans des entreprises laïques. Le reste des critères restent identiques : toutes les trois sont citoyennes françaises, célibataires de 24 ans, 2 ans d'études post-secondaire et 3 ans d'expérience. Résultat : Aurélie Ménard reçoit 28% de réponse positives, Marie Diouf en reçoit à hauteur de 21% alors que Khadija Diouf n'en reçoit que 8%, soit 2,5 fois moins que Khadija et 3,5 fois de moins qu'Aurélie.

Intersectionnalité

« La définition la plus générale de notre politique actuelle peut se résumer comme suit : nous sommes activement engagées dans la lutte contre l'oppression raciste, sexuelle, hétérosexuelle et de classe et nous nous donnons comme tâche particulière de développer une analyse et une pratique intégrées, fondées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression sont imbriqués. La synthèse de ces oppressions crée les conditions dans lesquelles nous vivons. En tant que femmes noires, nous voyons le féminisme noir comme le mouvement politique logique pour combattre les oppressions multiples et simultanées qu'affronte l'ensemble des femmes de couleur. »³

En tant que femmes noires et indépendamment de notre appartenance religieuse réelle ou supposée, nous sommes à l'intersection d'au moins deux discriminations, parce qu'on est femme ET Noire. Il peut s'y ajouter aussi la religion, la classe sociale, le handicap, l'orientation sexuelle, etc. Mais je me concentrerai essentiellement, dans cette contribution sur les discriminations racistes, sexistes et classistes.

³

Extrait de la déclaration du Combahee River Collective intitulée : A Black Feminism Statement (Déclaration du féminisme noir)

Pour remettre en contexte, le concept d'intersectionnalité a été créé par et pour les femmes noires étasuniennes qui subissaient des discriminations croisées mais niées juridiquement et politiquement. Cela n'en fait pas moins un concept universel valable pour toutes les discriminations croisées que subissent les femmes, à condition toutefois de ne jamais l'utiliser contre celles pour qui il a été créé. Kimberlé Crenshaw invente le concept d'intersectionnalité, d'abord pour des nécessités juridiques mais il sera utilisé, parce que très pertinent, pour comprendre et rendre compte de nos vécues, dans les milieux militants et académiques, tout en suscitant des critiques. En droit étasunien, les victimes de discrimination doivent choisir le fondement de la discrimination sur lequel elles engagent leurs poursuites. Quand une femme noire présentait la discrimination subie basé sur son genre, elle se voyait déboutée par l'institution judiciaire qui lui rétorquait que les autres femmes (sous-entendu Blanches) n'étaient pas discriminées. Si elle fondait sa discrimination sur une base raciale, elle était également déboutée car on lui opposait pareillement que les hommes noirs ne rencontraient pas les mêmes problèmes. Les discriminations simultanées que subissaient les femmes noires passaient donc à travers les mailles du filet de la justice. Crenshaw résume cette situation en disant que les femmes noires ne sont pas discriminées comme femmes, ni comme Noires, elles le sont comme femmes ET noires. C'est donc cette spécificité qui explique que ces femmes se retrouvent souvent invisibilisées. En somme, nos discriminations s'articulent et se nourrissent mutuellement. Par exemple, quand une femme musulmane portant le foulard est agressée dans la rue, nul ne peut présager des raisons exactes de son agression, c'est-à-dire quantifier la part exacte de sexisme et de racisme. Les hommes musulmans ne sont pas victimes d'agressions physiques islamophobes : c'est bien parce qu'elle est femme ET musulmane visible qu'elle est agressée.

Solidarité et sororité à sens unique

Les afroféministes et les féministes blanches ont des agendas différents quasi inconciliables. Les femmes noires doivent lutter pour des droits qui peuvent paraître futiles aux yeux des femmes

blanches, mais qui sont pourtant importants pour elles. Nous devons par exemple lutter pour une reconnaissance de nos critères de beauté pendant qu'elles luttent contre la surexposition de leurs corps dans les publicités. Pendant que les corps blancs constituent les standards de beauté, les nôtres ne méritent pas d'être montrés, à moins de s'approcher le plus possible de la norme blanche (traits fins, peau claire, cheveux lisses, etc...) ou alors ils sont animalisés. Une femme noire portant une coiffure afro (ses cheveux naturels) doit faire face à des réflexions du genre : « qu'avez-vous fait à vos cheveux ? » Ou encore voir ses cheveux qualifiés « d'indisciplinés ». Cela va même jusqu'à des intrusions dans son intimité par des touchés de cheveux non autorisés. Trouver du maquillage à notre carnation peut relever du parcours du combattant et coûte nettement plus cher que le maquillage pour peau blanche, etc.

Les femmes noires doivent faire face à plusieurs adversaires politiques dans leurs innombrables luttes : tous les hommes, y compris noirs, les femmes blanches, les femmes Arabes, etc.

Les hommes blancs sont les premiers bénéficiaires du système patriarcal, il a été conçu par et pour eux, même s'il profite, à différents degrés, à tous les autres hommes.

Tout comme les communistes demandaient aux racisé.e.s de patienter car, une fois la lutte de classe réglée, le racisme disparaîtrait comme par magie, les hommes noirs exigent des femmes noires qu'elles attendent leur tour : la lutte contre le racisme devrait passer en priorité. Il existe une très forte injonction à « l'unité », à la « solidarité ». Et pourtant, les femmes noires sont au premier plan et portent les luttes contre les violences policières qui frappent les hommes noirs. Ces violences ne sont pas de notre fait, mais nous portons cette lutte à bras le corps en attendant notre tour qui ne viendra jamais. Nous sommes un certain nombre d'afroféministes⁴ à nous être positionnées contre la pénalisation du harcèlement de rue car nous étions conscientes qu'elle visait avant tout les hommes racisés, ceux des quartiers tout en épargnant les hommes blancs. Nous ne voulions pas de pénalisation au faciès. Mais où sont les hommes noirs dans nos luttes ?

« Les leaders noir.e.s, hommes et femmes, sont réticent.e.s à reconnaître l'oppression sexiste que subissent les femmes noires de la part des hommes noirs car iels ne veulent pas reconnaître que le racisme n'est pas la seule force oppressive qui régit nos vies. Pas plus qu'iels ne veulent rendre la

⁴ *Vient d'Afroféminismes : des féminismes par et pour la femme noire*

lutte contre le racisme plus compliquée en reconnaissant que les hommes noirs peuvent être tout à la fois victimes du racisme et des oppresseurs sexistes envers les femmes noires. Ainsi, on ne reconnaît pas l'oppression sexiste dans les relations hommes noirs/femmes noires comme un problème important. La mise en avant excessive de l'impact du racisme sur les hommes noirs a fabriqué une image d'un homme noir efféminé, émasculé, impotent... »⁵

Nous vivons cette même situation dans les milieux militant afro-descendants français où toute tentative de dénoncer ou lutter contre les violences sexistes des hommes noirs sur les femmes noires se solde par des tentatives de culpabilisation et une injonction très pesante à la solidarité. Mais la solidarité ne peut pas fonctionner éternellement à sens unique. Il ne saurait y avoir une alliance contre le racisme sans une lutte contre le patriarcat. « Lutter contre l'oppression sexiste est important pour la libération noire, car aussi longtemps que le sexisme divise les femmes et les hommes noir.e.s, nous ne pouvons allier nos forces pour lutter contre le racisme »⁶

Quant aux femmes blanches, elles veulent diluer nos luttes dans une prétendue lutte féministe universel qui n'a d'universel que le nom puisqu'elle nie nos spécificités en tant que femmes noires. Et quand on est visiblement musulmane en arborant un foulard, c'est d'un rejet pur et simple du mouvement féministe blanc qu'on écopera. J'en ai fait l'expérience à la Marche Mondiale de Femmes de 2005 à Marseille. En effet, les départs ont été organisés avec des TGV affrétés de Paris pour l'occasion. Même en ayant payé ma participation, des féministes blanches appartenant à l'association Femmes Solidaires (sic) ont tenté de nous empêcher de monter dans le train parce que nous portions un foulard. Mais ce n'est pas le pire : arrivées à Marseille, elles ont tenté de nous empêcher de prendre la parole à cause de ce même foulard. Il a fallu interpeler les féministes espagnoles pour pouvoir prendre la parole dans une rencontre féministe. Nous étions obligées de les interpeler sur la violence que cela représentait que des femmes empêchent d'autres femmes de s'exprimer à une rencontre de femmes, et que d'une certaine manière c'était ressenti de façon plus violente que lorsque ce sont les hommes qui nous agressent. Cerise sur le gâteau des violences : un des slogans scandés fut : so, so,

⁵ bell hooks *Ne suis-je pas une femme* page 152

⁶ bell hooks *Ne suis-je pas une femme* page 190

so, solidarité avec les femmes du monde entier sauf les voilées (l'association féministe Femmes Solidaires refuse toute solidarité avec les femmes portant le foulard). C'était lors d'une marche mondiale des femmes pour LES femmes. Et la phrase interrogative « Ne suis-je pas une femme ? »⁷
⁸de Sojourner Truth prend tout son sens. Aux yeux de ces féministes, nous étions traitées pire que les hommes, nous n'étions même pas des êtres humains.

On accuse les femmes musulmanes portant le foulard d'avoir divisé le mouvement féministe français après 2004 parce que nous voulions nous intégrer à un mouvement qui se prétendait unitaire mais qui était en réalité exclusif. La frange islamophobe du mouvement a préféré la division plutôt que l'inclusion des femmes musulmanes portant le foulard. Il n'y a plus de marche unitaire autour du Collectif National des Droits des Femmes pour la journée internationale des droits des femmes depuis lors.

En tant que femme noire musulmane, j'ai eu le courage d'affronter mes questionnements intérieurs, de faire face à mes doutes spirituels. J'ai eu l'audace d'aller chercher le savoir pour trouver des réponses apaisantes. J'ai dû en avoir de la persévérance pour aller jusqu'au bout de cette quête.

⁷ bell hooks *Ne suis-je pas une femme* page 190

⁸ *Convention des femmes, Akron, Ohio, 1851, l'un des hommes hostiles au droit de vote des femmes disait qu'il était ridicule d'accorder ce droit aux femmes incapables d'enjamber une flaque ou monter seules en voiture sans aide. Sojourner Truth (une ancienne femme esclavagisée) leur énumère tout ce qu'elle a fait en tant qu'esclavagisée sans l'aide d'un homme : labourer, planter, engrainer, supporter le fouet, etc... plus que n'importe quel homme et de terminer chacune de ses phrases par : Ne suis-je pas une femme ?*

Quelques mots sur l'auteurice :



Femme noire musulmane féministe intersectionnelle et décoloniale. Militante afroféministe et antiraciste. En France, elle est présentée comme l'une des figures de l'afroféminisme.

Pour citer cet article : Paye Ndella. (Nov. 2019) « Afroféministes musulmanes : entre discrimination et déni d'appartenance », Analyse n°21, Edt. Kwandika de Bamko-Cran asbl, Bruxelles.